

Discours au XII^e congrès international de philosophie

21 septembre 1958

Le XII^e Congrès international de philosophie s'est tenu à Venise et à Padoue, du 12 au 18 septembre, sous la présidence du professeur Battaglia, de l'Université de Bologne.

A l'issue de leurs travaux, les congressistes furent reçus en audience par le Souverain Pontife, qui prononça en français l'allocution suivante :

A l'issue du XII^e Congrès international de philosophie, vous avez voulu. Messieurs, venir à Rome pour Nous témoigner votre déférence et votre attachement. Nous vous en remercions très sincèrement et vous disons Notre joie de vous accueillir. Les travaux de votre Congrès ont été certainement pour vous l'occasion d'échanger des vues intéressantes et fécondes au sujet de quelques problèmes actuels de métaphysique, de morale et méthodologie. Problèmes actuels, disons-Nous, mais aussi problèmes de toujours, malgré les conceptions différentes que l'on s'en forme ; devant eux, les hommes sensés d'hier, d'aujourd'hui et de demain prennent ou prendront des attitudes fondamentalement identiques, même si les termes dans lesquels ils les traduisent ne se ressemblent guère. Car en réalité, il s'agit toujours de la découverte que l'esprit humain fait de lui-même, de ses relations avec le monde et avec Dieu.

Tel est en effet le rôle de la philosophie, qu'on l'envisage d'un point de vue objectif, comme une science à construire suivant une méthode précise et exigeante, ou d'un point de vue subjectif, comme une recherche personnelle avide de combler les aspirations intellectuelles et morales de l'être humain. Le centre d'intérêt de vos études se déplace sans cesse de l'un de ces pôles à l'autre, des plus intimes replis du sujet pensant à l'objet qu'il tente d'enserrer dans un système aussi complet que possible. Mais quelles que soient les préférences de votre pensée, elle est soumise, sous peine de perdre sa cohérence et sa valeur, à la règle de la vérité. *Nomen... sapientis*, écrivait saint Thomas, *illi soli reservatur, cuius consideratio circa finem universi versatur*^[1], c'est-à-dire, explique-t-il, de la vérité. La philosophie est amour de la sagesse^[2], et par là science de la vérité, surtout de la vérité première, origine de toutes les autres, parce qu'elle appartient au premier principe de l'être de tous les êtres.

Philosophie et technique : un problème actuel.

Cette causalité créatrice, présente à toutes les activités de l'esprit créé, suscite en lui la liberté ; elle l'engage dans un univers qui n'est pas tout fait, mais invite sans cesse à l'effort, à la collaboration généreuse, afin d'achever non seulement ses structures matérielles, mais surtout l'établisse-

ment de la communauté humaine dans l'amour. Les trois thèmes, que vous avez choisis pour votre Congrès, envisagent ces divers aspects : l'homme et la nature, liberté et valeur, logique, langage et communication. Sur chacun de ces thèmes, vous avez apporté des contributions d'ordre spéculatif ou historique, qui éclairent leur signification présente. Nous n'avons pas l'intention de prolonger vos débats par une intervention de caractère technique, mais uniquement de vous communiquer les réflexions que Nous inspirent Nos responsabilités de Pasteur d'âmes, et la profonde angoisse que suscite en Nous le désarroi de tant de contemporains. Par l'autorité de vos travaux, par le rayonnement de votre enseignement et de vos écrits, vous pouvez exercer, et vous exercez en réalité, une influence constante sur les idées et sur les tendances intellectuelles, littéraires, artistiques, sociales, et même politiques. Singulière confrontation que celle de l'âge technique et de la philosophie ! Jadis les penseurs se résignaient à n'être compris de leur temps, qu'après une longue attente. Aujourd'hui, le roman, le théâtre, le cinéma véhiculent les idées, les diffusent dans le grand public, qui n'est point d'habitude préparé à les recevoir, et en fera parfois l'usage le plus détestable. Les problèmes de l'existence humaine, entraînés en quelque sorte sous les feux de la rampe, émeuvent non plus un cercle étroit d'initiés, mais des masses immenses, qui s'ébranlent sous leur choc, comme les flots d'un océan agité dans ses eaux profondes. Comment douter que la destinée de l'humanité n'en subisse le contrecoup ?

La notion exacte de vérité, âme de la vraie philosophie.

Puisque la tâche première du philosophe est de chercher la vérité et de la dire, Nous voyons peser sur vous l'obligation de vous employer sincèrement à ce travail. La vérité, pour l'esprit humain, n'est point une simple équivalence entre deux contenus de pensée, mais une *adaequatio rei et intellectus* selon la définition classique^[3]. L'esprit, en effet, quand il s'ouvre à l'univers qui l'entoure, prétend envelopper de ses prises tout le réel. Tout le concerne, l'intéresse, l'interpelle. Cette tendance spontanée à l'universalité se manifestait naïvement dans les premiers systèmes cosmologiques des philosophes présocratiques, qui tranchaient de manière radicale le problème de la structure du monde. Le scepticisme des sophistes, s'il les mit à l'épreuve, préparera l'élaboration des grands systèmes de Platon et d'Aristote, qui, dans une perspective vraiment universelle et scientifique, tentent de résoudre, chacun selon son tempérament, l'antinomie de l'un et du multiple.

Il appartenait toutefois au christianisme de préparer les voies à une solution d'ensemble par la Révélation d'un Dieu Père, créant l'homme par son Fils et l'appelant, en lui, à participer à son existence. Les historiens de la philosophie médiévale ont mis en évidence ce fait singulièrement significatif : la vérité surnaturelle de la foi chrétienne a permis à la raison humaine de prendre une pleine conscience de son autonomie, de la certitude absolue de ses premiers principes, de la liberté fondamentale de ses décisions et de ses actes. Mais d'abord elle lui avait donné la conscience d'une vocation transcendante ; elle l'invitait à reconnaître la réalité concrète de sa destinée et l'appel à participer à la vie trinitaire dans la lumière de la foi d'abord, puis dans la contemplation face à face. La philosophie des scolastiques est restée servante de la théologie, mais elle n'en a pas moins conquis, dans ce service même, une plénitude et une dignité qui n'ont pas été dépassées.

La crise religieuse de la Renaissance et la décadence de la scolastique allaient entraîner le rejet

de la tradition par les penseurs, que séduisait le nouvel idéal de la science expérimentale. Le point d'appui de la raison se déplace alors du Dieu vivant, connu et aimé dans la foi chrétienne, au Dieu abstrait, démontré par la raison, mais déjà étranger à son œuvre. D'aucuns lui refuseront toute personnalité distincte, ou ne verront plus en lui qu'un ordonnateur suprême, avant de l'ignorer complètement ou même de le combattre comme un mythe nuisible.

La grandeur de la philosophie est de servir la Révélation.

Actuellement on constate dans une vaste partie du monde les conséquences inévitables de ces aberrations ; l'humanité recueille les fruits amers d'un rationalisme, qu'elle a cultivé pendant plusieurs siècles et qui continue à l'empoisonner. Or, le Dieu vivant, le seul réel, celui qui a fait l'homme à son image et à sa ressemblance, ne cesse point de gouverner le monde d'aujourd'hui ; il ne cesse point d'inviter le philosophe à le reconnaître et à revenir à lui. Commentant la définition de la philosophie comme amour de la sagesse, saint Augustin affirme : *Si sapientia Deus est... verus philosophus est amator Dei*^[4]. La réflexion, qui manifeste l'esprit à lui-même et le rend présent au monde, s'achève dans le déploiement de la liberté, qui cherche à combler les distances, à surmonter les oppositions et qui tend vers l'unité. Quand l'homme accepte de philosopher, il ne peut, sous peine d'insincérité, s'arrêter à mi-chemin et refuser de tirer les conclusions. La reconnaissance intellectuelle de Dieu, présent dans sa motion créatrice, s'épanouit dans un amour prompt à accepter les initiatives divines, dans la docilité à écouter sa parole et à rechercher les marques de son authenticité. L'amour du Dieu vivant, du Dieu de Jésus-Christ, loin d'isoler l'homme ou de le détourner de ses tâches temporelles, l'y engage au contraire et bien davantage, et fonde sa liberté plus solidement que les valeurs mesurées à l'échelle humaine. On ne lui demande pas de renoncer aux méthodes propres de sa recherche, de s'en évader, de sacrifier ses exigences rationnelles, mais plutôt de tenir compte de tout le réel, de la destinée humaine, telle qu'elle se présente concrètement dans toutes ses dimensions individuelle et sociale, temporelle et éternelle, pétrie par la souffrance, esclave du péché et de la mort. La détresse de l'humanité, déchirée par la guerre, la persécution et le mensonge, la clameur de millions d'êtres opprimés ou simplement abandonnés à leur destin misérable, n'est-ce pas là aussi un aspect de la réalité, la voix implacable des faits, que le philosophe doit écouter et comprendre et à laquelle il doit répondre ? Pourra-t-il encore refuser obstinément le message de salut et d'amour, qui vient du Seigneur ? L'esprit, qui se détourne de la lumière, qui se ferme à toute Révélation surnaturelle et croit pouvoir interpréter l'existence en termes purement humains, se livre sans défense au mal qui le ronge, condamnant à la ruine les valeurs mêmes qu'il voulait sauvegarder.

Le Verbe Incarné, vie et lumière des hommes.

Sans doute l'acceptation de la foi chrétienne ne résout-elle pas tous les problèmes spéculatifs, mais elle oblige le philosophe à sortir de son isolement ; elle le situe dans un univers plus vaste ; elle lui fournit des points de repère solides, dans l'ordre de la connaissance et dans celui de l'action. Au lieu d'entraver sa recherche, elle la suscite et la stimule ; elle lui découvre la vraie splendeur de l'homme, celle qu'il reçoit de l'Incarnation du Fils de Dieu, qui le sauve et l'associe à la gloire de son œuvre rédemptrice.

L'Eglise attend de vos travaux, Messieurs, qu'ils contribuent à rendre les hommes meilleurs, en

faisant éclater la gangue de rationalisme et d'orgueil latent, qui paralyse encore de larges secteurs de la pensée philosophique contemporaine et l'empêche de connaître la vérité. La parole de saint Jean reste actuelle : « Le Verbe était la lumière véritable, qui éclaire tout homme venant dans ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas reconnu » (Jean, i, 9–10). Les tentatives les plus géniales pour fonder une communauté humaine fraternelle resteront vaines aussi longtemps que l'homme ne se soumettra pas avec une docilité filiale à la Providence du Père, qui le crée et l'adopte en son Fils.

S'il accepte le don de Dieu, l'Esprit-Saint, comme guide de sa pensée, le philosophe confessera, avec le Docteur Angélique : *Inter omnia studia hominum, sapientiae studium est perfectius, sublimius, et utilius et iucundius*^[5] ; comme lui, appuyé sur la force divine, qui vient en aide à sa faiblesse, il se décidera à rendre témoignage à la vérité, parce qu'il aura trouvé en elle une anticipation de la vraie béatitude, un gage de l'amitié divine, de l'immortalité et de la joie indéfectible.

Nous souhaitons de tout cœur, Messieurs, que vous méritiez ce prix de vos labeurs et, priant le Seigneur qu'il vous comble de ses faveurs, Nous vous accordons pour vous-mêmes, pour vos familles, vos collaborateurs et tous ceux qui vous sont chers, Notre Bénédiction apostolique.

Source : *Document Pontificaux de S. S. Pie XII*, Edition Saint-Maurice Saint-Augustin. – D'après le texte français des A. A. S., L, 1958, p. 943.

Notes de bas de page

1. *Contra Gentes*, lib. I, chap. 1.
2. Cf. S. Augustin, *De Ordine*, lib. I, chap. II, n. 32 ; Migne, P. L., t. 32, col. 993.
3. S. Thomas, *De Verit.*, Quaest. disput., 1 q., a. 1, in c.
4. *De Civitate Dei*, lib. 8, chap. 1 ; Migne, P. L., t. 41, col. 224–225.
5. *Contra Gentes*, lib. I, chap. 2.